

Flashes

Élie Castiel and Maurice Elia

Number 167, November–December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. & Elia, M. (1993). Review of [Flashes]. *Séquences*, (167), 49–51.

semble-t-il, longuement porté en lui. L'espèce de perfection à laquelle atteint **The Joy Luck Club** trouve peut-être ailleurs et plus profondément encore son explication: Wang semble appartenir à cette race, d'autant plus précieuse qu'en voie de disparition, des créateurs pour qui le travail bien fait a une signification en soi. Race des classiques pour qui la beauté de l'écriture est une vertu nécessaire sinon suffisante et qui ne peut que servir le sujet.

Maurice Elia

THE JOY LUCK CLUB — Réal.: Wayne Wang — Scén.: Ronald Bass, Amy Tan d'après le roman d'Amy Tan — Int.: Tsai Chin, Kien Chinh, Lisa Lu, France Nuyen, Lauren Tom, Tamlyn Tomita — États-Unis — 1993 — 138 minutes — Dist.: Hollywood Pictures.

Menace II Society

Le film des frères Hughes rappelle beaucoup **The Boyz n the Hood**, d'une part parce que l'action se déroule dans le même contexte social, et d'autre part parce qu'il s'agit d'un projet semblable au plan des intentions, c'est-à-dire montrer une forme de violence urbaine qui constitue le lot quotidien des jeunes Noirs vivant dans les quartiers centraux de Los Angeles. Mais à la différence du film de Singleton, celui-ci ne s'attarde pas beaucoup sur l'analyse des causes sociales qui provoquent cette violence. Le film nous sert une réalité toute crue, sans nuances et sans réflexion.

Le résultat est assez fort au plan strictement dramatique, mais d'une façon primaire, à la manière d'un cri de rage. L'ennui c'est que le film en vient vite à se complaire dans son nihilisme destructeur. Le tempérament violent et suicidaire du héros ne fait pas l'objet d'une analyse psychologique ou d'une étude de caractère, le but du film est de *montrer* sans prétexte et sans raison. Le film est violent, hargneux et il se perd dans sa propre noirceur. **Menace II Society** démontre bien les limites de ces drames urbains où le réalisme de la mise en scène ne sert finalement qu'à rendre la violence plus spectaculaire et fascinante. Je ne doute pas que le film rende compte d'une réalité dont il faut avoir conscience, mais je me demande si c'est par le biais d'un divertissement comme celui-ci que les auteurs peuvent contribuer à la compréhension des problèmes sociaux qu'ils décrivent. J'en doute sincèrement.

Martin Girard

Fanfan

Bien sûr que **Fanfan** sera un succès. Il y a la jolie Sophie Marceau (elle a une moue qui rappelle celle de B.B.), il y a le beau Vincent Perez (c'est lui, la raison du succès d'**Indochine**) et il y a enfin le roman d'Alexandre Jardin, léger, aérien, jeune, possédant tout ce que les écrivains contemporains voudraient avoir. Et c'est lui, le brave garçon (et si séduisant...) qui a mis en scène l'adaptation cinématographique de son propre best-seller.

N'allez pas me dire que ça ne suffit pas.

Eh bien, moi, je vous le dis. En grosses lettres et noir sur blanc. Marceau et Perez sont d'excellents comédiens qui méritaient bien mieux que cette bouillie sirupeuse écrite à la va-vite par un imposteur de la littérature et maintenant du cinéma. Car impossible de croire une minute à cette bévue monumentale qui ne trouve à aucun

instant son équilibre. Toutes les tentatives de l'auteur pour *cinématographier* ses sujets apparaissent arbitraires et si visiblement élaborées qu'elles en perdent tout intérêt. Jardin a voulu agrandir les pages de son roman pour faire plus cinéma, mais à force de vouloir gonfler son ballon, il se retrouve avec un film difforme, mal construit, mal monté et sans aucun nerf. À quoi bon en rajouter tant au détriment d'un thème qui se suffisait bien à lui-même déjà? Le thème: celui de l'amour qui ne doit pas ressembler à nul autre pour qu'il puisse être réel, bref, celui du **Zèbre**... Philosophie si simpliste, mais c'est une autre affaire...

Maurice Elia

FANFAN — Réal.: Alexandre Jardin — Scén.: Alexandre Jardin d'après son roman — Int.: Sophie Marceau, Vincent Perez, Marine Delterme, Gérard Séty, Marcel Maréchal — France — 1992 — 103 minutes — Dist.: C/FP.



Greta Scacchi et
Vincent
d'Onofrio dans
**Les Vaisseaux du
coeur**

Notes sur d'autres films

LES VAISSEAUX DU COEUR (Salt on our Skin) — Allemagne/France/Canada 1992. 111 minutes. Réal.: Andrew Birkin. Int.: Greta Scacchi, Vincent d'Onofrio, Anais Jeanneret, Claudine Auger.

Il s'agit là d'un mélodrame racontant l'impossible amour entre une étudiante devenue plus tard romancière et un marin-pêcheur resté toujours marin-pêcheur. On n'y croit guère, à moins que le mélodrame à l'eau de rose soit un genre qu'on

apprécie. Ce qui est le plus frappant est que l'on attribue ce film au réalisateur de **The Cement Garden**. Mais si **Les Vaisseaux du coeur** n'est pas un film convaincant, cela est dû en partie au roman de Benoît Groult. La passion à épisodes se perd dans le temps, la thématique des différences culturelles et sociales devient redondante et le récit s'en va à la dérive.

HOUSE OF CARDS — États-Unis 1992. 107 minutes. **Réal.:** Michael Lessac. — **Int.:** Kathleen Turner, Tommy Lee Jones, Asha Menina, Shiloh Strong.

Lorsqu'une jeune femme est persuadée que sa fille n'est pas autistique, mais plutôt en contact avec les forces d'un monde parallèle, cela donne un film qui montre des personnages oscillant entre les traditions de la médecine traditionnelle et les substituts de l'auto-guérison. Ces paradoxes ont pour effet de ralentir le rythme de l'intrigue et d'alourdir une mise en scène déjà écrasante. Il est vrai que les comédiens s'en tirent assez bien, mais il n'en reste pas moins que le véritable débat est constamment mis au rancart.

INTO THE WEST — Grande-Bretagne/États-Unis 1993. 102 minutes. **Réal.:** Mike Newell. **Int.:** Gabriel Byrne, Ellen Barkin, Ciaran Fitzgerald, David Kelly.

L'originalité de ce film censé être destiné aux enfants vient qu'il s'adresse aux adultes également. Derrière l'histoire de deux garçons et de leur amitié avec un cheval sorti du rêve et de l'imagination, Mike Newell dresse le tableau d'une culture inconnue (les *Travelers*, des gitans celtiques). Le cinéaste nous plonge dans la manière de ces éternels nomades et nous

montre leur lutte pour la survie. Le concept de la liberté, dont le cheval et les espaces dénudés demeurent les parfaits exemples, est omniprésent dans cette fable émouvante et délirante. À la superbe photographie de Tom Sigel s'ajoute une mise en scène cadencée, toujours prête à suivre la mesure des personnages. Avec **Into the West**, le réalisateur de **Enchanted April** signe une autre oeuvre aussi envoûtante que la précédente.

MALICE — États-Unis 1993. 107 minutes. **Réal.:** Harols Becker. **Int.:** Alec Baldwin, Nicole Kidman, Bill Pullman, George C. Scott, Anne Bancroft.

Le scénario — un couple loue une de leurs chambres à un chirurgien qui s'avère un psychopathe meurtrier — est invraisemblable et les personnages stéréotypés. Le suspense, absent, puisque tout est prévisible. La mise en scène de l'auteur de **Sea of Love** est si maladroitement qu'elle est minimisée dans sa structure. Même la présence de talentueux comédiens n'arrive pas à sauver ce navire du naufrage.

MR. JONES — États-Unis 1993. 110 minutes. **Réal.:** Mike Figgis. **Int.:** Richard Gere, Lena Olin, Anne Bancroft.

La relation amoureuse entre une jeune psychiatre et un patient maniaco-dépressif se heurte aux exigences rigoureuses de la profession et aux limites que procure la maladie. De ce drame sentimental, Mike Figgis en a tiré une histoire sensible et touchante, grâce à une mise en scène stable, malgré les charges un peu trop émotives d'un Richard Gere peu convaincant. Mais, en général, le réalisateur de **Stormy Monday** et de **Internal Affairs** a déjà été mieux en forme que dans ce film qui reste honnête tout au plus.

LE PAYS DES SOURDS — France 1992. **Réal.:** Nicolas Philibert. Documentaire.

Les malentendants du film nous apprennent que le silence est parfois d'or et que l'individu a autant droit à la parole qu'au silence. Volontairement effacé devant les personnages qu'il filme, le cinéaste refuse tout commentaire, préférant donner la parole (ou les gestes) à ces gens qui, la plupart du temps, s'expriment par un rituel fascinant. Drôle, émouvant, singulier, **Le Pays des sourds** est un témoignage de reconnaissance envers un groupe (celui des sourds) dont on ignore la richesse et la langue, même s'il vit au milieu de nous.



PORTUGAL
PAYS QUE LA MER NOURRIT

AVION ET AUTO 753
Auto

SUPER C

POUSADAS 1 473 \$* 14 jours 1 473
Hébergement:
Départs samedi +

*Prix par pers. occ. double, du 14 oct. 93 au 16 mai 94, selon date de départ. Toutes taxes inclus

BOXING HELENA — États-Unis 1992. 107 minutes. **Réal.**: Jennifer Chambers Lynch. **Int.**: Sherrilyn Fenn, Julian Sands, Bill Paxton, Art Garfunkel.

Apparemment, le Dr. Nick Cavanaugh n'a pas totalement résolu son complexe d'Oedipe. L'image de sa mère volage demeure toujours dans son imagination. À tel point que, lorsque la femme de ses rêves ne peut être retenue par la simple séduction, il va jusqu'à littéralement lui couper bras et jambes pour mieux la garder. Le thème de la passion dévorante est une bonne idée en soi, et les interrogations posées par la cinéaste sont aussi dérangeantes que captivantes: jusqu'où peut aller le désir? La femme peut-elle être aimée autrement que par son corps? Malheureusement, la mise en scène de Chambers Lynch ne fait que maladroitement imiter celles de David, son père. Nous sommes donc devant une oeuvre qui prend ses risques pour des originalités et son mauvais goût pour du raffinement. Raté.

LES MOTS PERDUS — Québec 1993. 87 minutes. **Réal.**: Marcel Simard. **Int.**: Rita Dell, Myriam Belhadj, Anne Dominique Staehli, John Dobrynine.

Lorraine (Québec), Paris, Genève et Bruxelles sont les endroits où des personnes atteintes d'aphasie se livrent devant la caméra. En mettant en scène, non seulement des non professionnels, mais des personnes concernées, Simard anoblit le sujet en le débarrassant de toute artificialité fictionnelle. Le défaut est dans la direction des comédiens. En les laissant jouer à leur guise, le cinéaste obtient d'eux des prestations tendant souvent vers le ridicule. Et des quatre sketches proposés, celui se déroulant à Paris semble le plus vrai et le plus émouvant.

ROCK HUDSON'S HOME MOVIES — États-Unis 1993. 63 minutes. **Réal.**: Mark Rappaport. **Int.**: Eric Farr.

Dans plusieurs de ses films, l'acteur Rock Hudson a incarné des individus dont la sexualité ambiguë se dissimulait sous des dehors de comédie. Ce parallèle avec sa propre vie, en plus du conservatisme hollywoodien, l'ont toujours empêché de divulguer son homosexualité. Elle a été dévoilée lorsqu'il s'est vu atteint du sida. En proposant une étude visant à démontrer le côté caché de l'individu par le biais de certains rôles qu'il a tenus à l'écran, Mark Rappaport procède, par la même occasion, à une introspection des mécanismes

manipulateurs du cinéma, un art où le rêve, l'artificialité et le mensonge écrasent toutes les notions de sincérité, de réalisme et de vérité. Dans le genre documentaire le cinéaste n'apporte rien de nouveau, mais parvient tout de même à reléguer un mythe au rang des simples mortels.

SO I MARRIED AN AXE MURDERER (Eh oui! j'ai épousé une meurtrière) — États-Unis 1993. 93 minutes. **Réal.**: Thomas Schlamme. **Int.**: Mike Myers, Nancy Travis, Anthony LaPaglia, Amanda Plummer.

Le double rôle donne l'occasion à Mike Myers de satisfaire l'appétit de ses fans. Et ils sont des milliers si on se base sur le succès de *Wayne's World* et sur la cote d'écoute de l'émission télévisée *Saturday Night Live*. En ce qui concerne le film de Schlamme, il faut admettre que le travail du cinéaste paraît appliqué. Et comme plusieurs cinéastes de sa génération, il n'évite pas de rendre hommage aux grands maîtres du cinéma, ici, Hitchcock et Polanski. Quant au dénouement, il laissera certains membres de l'assistance perplexes devant ce qui peut être convenu d'appeler de la misogynie. Mais là encore, c'est une question de perception.

Élie Castiel

ours 753 \$* à 827 \$* (Excepté du 10 au 25 déc.)
 Montréal ▶ Lisbonne ▶ Montréal • Auto 7 jours • Aparthôtel (1 nuit).
 ionnels: nov. à mars 61 \$, oct./avril/mai 96 \$.

Contactez votre agent de voyages

1 004 \$* 14 jours 1 004 \$* à 1 208 \$* • Montréal ▶ Lisbonne ▶ Montréal • Auto 13 jours
 Hôtels: Cascais (5 nuits), Algarve (7 nuits), Lisbonne (1 nuit).
 (Excepté du 10 au 25 déc.)

S* • Montréal ▶ Porto x Faro ▶ Montréal • Auto 13 jours
 ns des châteaux et des auberges! • Petit déjeuner

comprend kilométrage illimité, assurances, exonération de dommages pour collision.

Girassol

TOP AIR PORTUGAL

Québec.